

# Capitalisme et cage d'acier

Par **Alain CAMBIER**

Docteur en philosophie, professeur en classes préparatoires,  
Faidherbe - Lille

Depuis l'effondrement du communisme soviétique, il est devenu incongru de dénoncer les excès du capitalisme, comme si l'échec d'un système pouvait mettre l'autre au-dessus de tout soupçon. Pourtant, des critiques virulentes s'élevaient aujourd'hui de l'intérieur même des rouges du système pour en stigmatiser les dérives. Le capitalisme contemporain a laissé se développer des fonds de gestion spéculatifs – *hedge funds* – dont le montant des capitaux a doublé en cinq ans au point d'influencer directement la politique des plus grandes entreprises. Or, comme ils manquent singulièrement de transparence, procèdent à coups d'emprunts et fonctionnent de manière totalement dérégulée, ces nouveaux monstres de puissance font désormais courir un risque fatal à l'ensemble des places financières. Ainsi, le capitalisme financier actuel est menacé par sa propre logique. Mais les effets pervers de ce néo-capitalisme ne sont pas seulement économiques, ils sont également culturels...

L'émergence du capitalisme a entraîné à la fois le passage d'une économie fondée sur la valeur d'usage à une économie privilégiant la valeur d'échange et celui d'une société considérée comme une communauté historique de traditions à une société civile articulée sur la poursuite d'intérêts individuels sans cesse renouvelés<sup>1</sup>. Or, cette mutation n'a pu se faire qu'en mobilisant des schèmes culturels déterminants : Max Weber a eu le mérite de pointer les présupposés éthiques et religieux de la révolution opérée par le capitalisme<sup>2</sup>. Même si la Réforme protestante – et plus particulièrement le Calvinisme – ne poursuivait, de son propre point de vue, que des buts spirituels, elle servit de creuset pour forger une nouvelle approche de la société et de l'économie. Son rigorisme moral a favorisé une logique de réinvestissement des richesses accumulées. La glorification du travail comme vocation a permis de mettre en valeur la sphère terrestre censée nous avoir été léguée par Dieu. En faisant de la foi une expérience fondamentalement subjective, le protestantisme a également contribué à responsabiliser l'individu. Le dynamisme personnel a pu alors se donner libre cours, jusque dans la vie profane, et récuser toute attitude attentiste : « Aide-toi, le ciel t'aidera ! ». Enfin, cette culture protestante a joué un rôle crucial dans « le désenchantement du monde » qui a autorisé une exploitation rationnelle de la nature. En particulier, la désacralisation du temps s'est concrétisée dans la justification du prêt à intérêt<sup>3</sup>. Le capitalisme n'a été possible que sur fond d'un dépli ontologique entre l'ici-bas et l'au-delà, vecteur de la démythologisation de notre sphère terrestre. Il serait donc simpliste d'en rester à un clivage entre infrastructures et superstructures, alors que tout concourt à montrer que les changements socio-économiques profonds opérés par le capitalisme n'ont pu se faire que grâce à un contexte culturel propice.

Pourtant, s'il a su mettre au jour les racines culturelles du capitalisme et reconnaître que celui-ci était tributaire d'un « esprit », Weber est aussi celui qui portait, à la fin de son œuvre, un jugement sans appel sur ce type d'économie : « ...le souci des biens extérieurs ne devait peser sur les épaules de ses saints qu'à la façon d'un léger manteau qu'à chaque instant l'on peut rejeter. Mais la fatalité a transformé ce manteau en une cage d'acier ». Et notre auteur de préciser : « Aujourd'hui, l'esprit de l'ascétisme religieux s'est échappé de sa cage – définitivement ? qui saurait le dire... Quoi qu'il en soit, le capitalisme vainqueur n'a plus besoin de ce soutien depuis qu'il repose sur une base mécanique ». Ainsi, Weber considérait que le capitalisme était déjà devenu, à son époque, une cage d'acier aliénante dont l'« esprit » s'était échappé. Alors que cette économie avait été portée, au départ, par des valeurs spirituelles respectables, l'obsession exclusive des biens matériels l'aurait emporté, vidant l'esprit du capitalisme de tout son sens. L'avidité la plus prosaïque d'enrichissement est devenue le seul ressort des capitalistes et, pour les salariés, le vertige de la consommation l'unique stimulation au travail. « Le puritain *voulait* être un homme besogneux – et nous sommes **forcés** de l'être » : des préoccupations strictement matérialistes ont supplanté les raisons culturelles qui

<sup>1</sup> Cf. la distinction entre *Gemeinschaft* et *Gesellschaft* établie par Ferdinand Tönnies, déjà formulée chez Lorenz von Stein.

<sup>2</sup> Max Weber, *L'Éthique protestante et l'esprit du capitalisme*.

<sup>3</sup> Cf. la lettre de Calvin à Claude de Sachin du 7 novembre 1545, publiée pour la première fois en 1575.

avaient animé initialement le développement du capitalisme et nous sommes enchaînés désormais à ce mode de vie dont Weber disait avec lucidité : « peut-être le déterminera-t-il jusqu'à ce que la dernière tonne de carburant fossile ait achevé de se consumer ».

Mais le capitalisme financier d'aujourd'hui ne s'est pas contenté de rejeter les valeurs spirituelles qui l'avaient d'abord inspiré : il est devenu un danger pour toute culture. Certes, il peut se targuer d'avoir fait avancer la civilisation, mais celle-ci consiste surtout en une accumulation de conventions artificielles, de découvertes scientifiques, de prouesses techniques et d'avantages économiques. Or, la civilisation n'est pas la culture : elle peut même apparaître comme un instrument d'appauvrissement culturel<sup>4</sup>. Du point de vue strictement économique, la financiarisation du capitalisme a eu pour effet de remettre en cause la culture d'entreprise. Comme toute activité humaine, la *poiesis* – la production technique – est tributaire non seulement d'un contexte culturel géo-politique et du type spécifique de secteur économique dans lequel elle se développe, mais elle est également influencée par les mœurs propres à une entreprise qui permettent à ses membres de donner du sens à leur vie professionnelle à travers les représentations et les valeurs qui se sont sédimentées au fil des luttes et des compromis nécessaires. Grâce à la culture d'entreprise, les salariés disposent alors de repères qui leur permettent de mieux s'orienter et de se réappropriier, en partie, l'univers de leur travail. Or, cette culture d'entreprise apparaît traitée avec la plus grande désinvolture par un capitalisme qui n'a plus que faire des conditions dans lesquelles s'effectue la production, obnubilé qu'il est de satisfaire à court terme la logique exclusivement lucrative des actionnaires.

Le capitalisme d'aujourd'hui ne se contente pas de dissoudre les cultures d'entreprise, mais s'emploie plus fondamentalement à éradiquer les cultures qui constituent l'identité originale des peuples. En ce sens, la culture désigne ce tout complexe comprenant les savoirs, les croyances, les arts, la morale, les lois, les coutumes et les autres habitudes acquises par l'homme dans l'état social. Chaque culture contribue ainsi à donner un style de vie, un « esprit » propre à une population et lui procure des racines. Or, sous prétexte de mondialisation, le capitalisme ne reconnaît plus le droit à la diversité culturelle : il prétend imposer ses critères comme des valeurs universelles. Alors qu'une culture se vit, la civilisation capitaliste raisonne en termes d'application de procédés. Toute culture se caractérise par un ensemble de systèmes symboliques qui permettent à chacun de se situer dans l'existence, mais la civilisation capitaliste opère la déconstruction des médiations symboliques pour lui substituer une approche purement opérationnelle des problèmes. La civilisation capitaliste tend à imposer systématiquement l'activité rationnelle par finalité qui privilégie uniquement le calcul et ne supporte pas le « polythéisme des valeurs ». Lorsque elle-même prétend se référer à des valeurs, celles-ci n'apparaissent plus fondées culturellement, mais relèvent d'une idéologie artificiellement distillée par des média inféodés à une pensée unique préfabriquée. Celle-ci est devenue l'ersatz de cet « esprit de conditions sociales d'où l'esprit est exclu<sup>5</sup> ». Le capitalisme actuel a remplacé la culture par l'idéologie, au point que la « mondialisation » dont il se réclame apparaît de plus en plus elle-même comme une notion purement idéologique qui vise à opérer la dénégation de l'irréductibilité d'un monde humain pluriel et multipolaire.

Il serait naïf de vouloir renoncer à la civilisation, mais son extension ne présente aucun sens si elle se produit au détriment de la culture. Seule celle-ci donne le moyen aux hommes de se réapproprier les ouvrages dont ils sont les auteurs, mais dans lesquels néanmoins ils peuvent se perdre. C'est pourquoi le capitalisme peut être à la fois un vecteur de civilisation, mais en même temps une source profonde de déshumanisation<sup>6</sup>. Au cours de son histoire, le capitalisme a non seulement perdu son esprit, mais il est devenu allergique à « l'esprit des nations », au sens de Montesquieu<sup>7</sup>. Le capitalisme financier voudrait nous faire entrer dans l'ère de l'homme sans caractère, de « l'homme sans qualités », définitivement commutatif. **Il confond allégrement économie d'échange et économie de l'interchangeable.** Aujourd'hui, le capitalisme a bien compris qu'ayant perdu le sens des vertus de l'ascèse qui permet de prendre la distance critique nécessaire vis-à-vis de soi-même, l'expérience de la différence culturelle est pour lui une épreuve périlleuse, car susceptible de démystifier aussi son propre fonctionnement et de mettre au jour la vanité qui l'anime. Aussi, ici et là, il s'emploie à dresser des clôtures, à édifier des murs, recours dérisoires pour protéger son vide intérieur. La cage d'acier semble s'être donné comme ultime ambition de devenir cage de béton.

<sup>4</sup> « La civilisation est un processus se déroulant au-dessus de l'humanité », écrit Sigmund Freud, c'est-à-dire un processus aveugle, sans sujet.

<sup>5</sup> Cette expression est de Marx : *Critique de la philosophie du droit de Hegel*.

<sup>6</sup> « Culture et civilisation : c'est le corps vivant d'une âme culturelle et sa momie », Oswald Spengler.

<sup>7</sup> Cf. Montesquieu, *De l'Esprit des lois*.